

L'effet Obama Medvedev



Flammarion

LA LETTRE D'AMÉRIQUE DE DOMINIQUE MOÏSI

On peut dire sans risquer de se tromper que la rencontre Medvedev-Obama à la veille du sommet de Londres traduit un réchauffement incontestable des relations entre les Etats-Unis et la Russie. La volonté commune de Washington et Moscou de parvenir avant la fin de l'année 2009 à un nouvel accord de contrôle des armements, pour remplacer le Traité Start 1, qui expire en décembre 2009, marque un nouveau départ dans les relations entre les Etats-Unis et la Russie.

Cette première étape vers le retour éventuel de la confiance entre les Etats-Unis et la Russie est avant tout le produit de la rencontre entre des hommes nouveaux et des circonstances nouvelles. L'« effet Obama » d'un côté, le poids de la crise économique de l'autre. Pour Washington, de meilleures relations avec la Russie sont indispensables si l'Amérique veut progresser sur ses objectifs prioritaires que sont l'Iran, l'Afghanistan et le contrôle des armements. La bonne volonté de Moscou n'est pas une condition suffisante mais c'est une condition nécessaire.

Relancer le dialogue avec Moscou en jouant la carte Medvedev, c'est aussi, pour Barack Obama, se démarquer de l'héritage de Georges W. Bush. Au lendemain de l'aven-

ture militaire russe au Caucase, encouragée par l'irresponsabilité des dirigeants géorgiens, ne parlait-on pas du retour de la guerre froide ? Les relations entre les Etats-Unis et la Russie semblaient au plus bas depuis la fin de l'URSS. Pour Washington aujourd'hui, il ne s'agit pas de jouer clairement Medvedev contre Poutine – le premier étant le choix du second – mais d'utiliser la volonté du nouveau président d'exister de manière autonome et de faire entendre sa différence à la marge. Il s'agit surtout de traiter la Russie comme un égal et de lui rendre sa dignité au moment même où elle se trouve affaiblie par un baril à moins de 50 dollars, très loin des 150 d'hier. Mettre l'accent sur le contrôle des armements stratégiques, n'est ce pas revenir au moins symboliquement au monde bipolaire d'hier ?

Les ambitions nouvelles de Washington sont, pour partie au moins, compatibles avec les calculs de Moscou. Dans le Caucase hier la Russie avait fait preuve d'un nationalisme défensif qu'il est possible de résumer par la formule « Je vous fais peur, donc j'existe ». Aujourd'hui, sans cesser de jouer de sa capacité de nuisance, Moscou entend faire preuve d'un nationalisme positif et retrouver une forme de légitimité internationale tant par ses contributions au Fonds monétaire international que par la démonstration de sa bonne volonté diplomatique. Il serait sans doute possible d'établir une relation inversement proportionnelle entre la baisse du prix de l'énergie et le réchauffement de la diplomatie russe. Mais il serait imprudent de pousser trop loin cette logique purement « matérialiste ».

Il existe des limites objectives au rapprochement entre Moscou et Washington. Les Etats-Unis peuvent mettre entre parenthèses l'élar-

gissement de l'Otan à l'Ukraine et à la Géorgie : aucun de ces pays ne remplit aujourd'hui les conditions nécessaires à leur intégration dans l'Alliance. Ils peuvent insister « mollement » sur leur projet de déploiement d'un bouclier antimissiles, très coûteux, en Europe centrale. L'Amérique ne peut accepter, par contre, le droit de regard que Moscou entend s'arroger sur les ex-membres de l'ancienne Union soviétique et tout particulièrement l'Ukraine.

Les ambitions de Washington sont, pour partie au moins, compatibles avec les calculs de Moscou.

Du côté russe, même si Moscou condamne de manière plus spécifique la volonté de l'Iran de se doter de l'arme nucléaire, rien ne dit que la Russie est véritablement devenue, sur ce dossier, comme sur d'autres, de l'Afghanistan à la Corée du Nord, un véritable allié des Etats-Unis.

Enfin, sans mettre l'accent de manière systématique, comme ils le faisaient hier sur la dérive non démocratique du pouvoir russe, les Etats-Unis ne peuvent ignorer, sans mettre en cause leur propre système de valeurs, les violations trop systématiques par Moscou de ces mêmes principes. Avec la rencontre de Londres entre une Russie affaiblie et une Amérique plus ouverte et désireuse d'afficher le changement, tout redevient possible. Mais il est trop tôt pour dire si c'est déjà la détente ou simplement le dégel.

Dominique Moïsi, conseiller spécial de l'IFRI, est professeur invité à l'université de Harvard.